

JODI PICOULT

Mille petits riens

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin

ACTES SUD

*À Kevin Ferreira
dont les actions et les idées contribuent à rendre
le monde meilleur et qui m'a appris que nous
sommes tous un éternel chantier en cours.
Bienvenue dans la famille.*

PHASE UN

Le pré-travail

*La justice ne pourra être équitablement rendue
tant que ceux qui ne sont pas concernés ne s'in-
dignent pas avec ceux qui le sont.*

BENJAMIN FRANKLIN

RUTH

Le miracle s'est produit dans la maison de la soixante-quatorzième rue où travaillait maman. C'était une grande demeure en grès rouge entourée d'une clôture en fer forgé. De chaque côté de la porte d'entrée ouvragée, des gargouilles sculptées dans la pierre surveillaient les allées et venues, et leurs figures grimaçantes hantaient mes cauchemars. Elles me terrifiaient tant que cela ne me dérangeait nullement d'entrer par la porte de service, moins intimidante. Attachées à un ruban, les clés ne quittaient jamais le sac à main de maman.

Elle travaillait pour Sam Hallowell et sa famille bien avant de nous mettre au monde, ma sœur et moi. À l'époque, ce nom n'évoquait pas grand-chose, et pourtant il suffisait qu'il dise "bonjour" pour que les gens sachent qui il était. Au milieu des années 1960, Sam Hallowell était la voix inimitable claironnant avant chaque émission : *Le programme suivant vous est proposé en couleurs sur NBC!* En 1976, l'année du fameux miracle, Sam Hallowell occupait le poste de directeur de la programmation de cette même chaîne. Le carillon de la porte d'entrée installé sous les gargouilles égrenait les trois notes mélodieuses associées à la chaîne NBC et, quand je venais avec ma mère, il m'arrivait de sortir en douce et d'enfoncer le bouton pour fredonner l'air bien connu.

C'est parce qu'il avait neigé que nous avons accompagné maman ce jour-là. L'école était fermée et nous étions trop petites pour rester seules à l'appartement – parce que rien n'aurait empêché maman de se rendre au travail : ni la neige, ni le grésil, ni les tremblements de terre si la menace avait existé dans

la région, ni même l'Armageddon. Elle nous avait enveloppées dans nos anoraks et nous avait aidées à chausser nos bottes en marmonnant qu'il lui importait peu de devoir affronter une tempête s'il s'agissait d'éviter à Mme Mina de se préparer elle-même ses tartines de beurre de cacahouète. Pour autant que je m'en souviens, maman n'a pris des congés qu'une seule fois et c'était vingt-cinq ans plus tard, lorsqu'elle a dû se faire poser des prothèses de hanche, intervention généreusement financée par les Hallowell. Après l'opération, elle est restée une semaine à la maison puis a insisté pour reprendre le travail alors même que la cicatrisation n'était pas encore tout à fait terminée et Mina lui a confié des tâches qu'elle pouvait accomplir assise. Mais quand j'étais enfant, que ce soit pendant les vacances scolaires, les épisodes fébriles et les jours de neige comme celui-ci, nous montions toutes les trois dans le train B pour nous rendre dans le centre-ville.

Cette semaine-là, M. Hallowell était en Californie. C'était assez fréquent et cela signifiait que Mme Mina et Christina avaient encore plus besoin de maman que d'habitude. Nous avions également besoin d'elle, Rachel et moi, mais il faut croire qu'on savait mieux se débrouiller toutes seules que Mme Mina.

Lorsque, enfin, nous avons émergé dans la 72^e Rue, le monde était devenu blanc. Ce que je veux dire, c'est que ce n'était pas seulement Central Park qui paraissait coincé dans une boule à neige. Les visages des hommes et des femmes qui se rendaient au travail en frissonnant dans la tempête ne ressemblaient en rien au mien ni à ceux de mes voisins ou de mes cousins.

À Manhattan, je n'avais jamais mis les pieds dans une autre demeure que celle des Hallowell et je ne savais donc pas à quel point il était extraordinaire qu'une seule famille vive dans une bâtisse aussi immense. En revanche, j'avais trouvé ridicule qu'on soit obligées de ranger nos anoraks et nos bottes dans la penderie exiguë de la cuisine alors qu'il y avait plein de place et de patères libres dans l'entrée principale, là où étaient suspendus les manteaux de Mme Mina et de Christina. Maman a également retiré son manteau et son écharpe fétiche, la toute douce imprégnée de son odeur ; Rachel et moi nous chamailions souvent pour pouvoir la porter à la maison parce qu'on

avait l'impression de caresser un lapin ou un cochon d'Inde. Puis j'ai attendu que maman, telle la Fée Clochette, s'aventure dans les pièces sombres, appuyant là sur un interrupteur, abaissant une poignée de porte, en tournant une autre ici, jusqu'à ce que la maison, semblable à une bête endormie, revienne lentement à la vie.

— Soyez sages, toutes les deux, nous a ordonné maman, et je vous préparerai le même chocolat chaud que Mme Mina tout à l'heure.

Importé de Paris, il avait un goût divin. Tandis que maman nouait son tablier blanc, je suis allée chercher une feuille de papier dans un tiroir de la cuisine, j'ai sorti la pochette de crayons de couleur que j'avais emportée et je me suis mise à dessiner en silence. J'ai tracé les contours d'une maison aussi grande que celle-là. Ensuite, j'ai installé une famille à l'intérieur : moi, maman et Rachel. J'ai essayé de dessiner de la neige mais je n'y suis pas parvenue. Les flocons que j'ai ajoutés avec le crayon blanc ne se voyaient pas sur la feuille. Pour les apercevoir, il fallait incliner le papier en direction du lustre et, à ce moment-là seulement, je distinguais les traces brillantes laissées par le crayon.

— On peut jouer avec Christina? a demandé Rachel.

Christina avait six ans, un an de moins que ma sœur et un an de plus que moi. Elle possédait la plus grande chambre que j'avais jamais vue et plus de jouets que tous les enfants de ma connaissance. Quand elle était chez elle et qu'on accompagnait notre mère au travail, on jouait à la maîtresse avec elle et ses ours en peluche, on buvait de l'eau dans de minuscules tasses en porcelaine véritable et on tressait les cheveux blonds comme les blés de ses poupées. Sauf quand elle était avec une amie, auquel cas nous restions dans la cuisine où nous faisons des dessins.

Avant que maman ait eu le temps de répondre, un cri a retenti – un hurlement perçant et déchirant qui me transperça le cœur. Maman a ressenti la même chose, c'est sûr, parce qu'elle a bien failli lâcher le broc d'eau qu'elle était en train de porter jusqu'à l'évier. "Restez ici", a-t-elle ordonné et les mots ont flotté derrière elle tandis qu'elle se précipitait vers l'escalier.

Rachel a été la première à se lever ; elle n'était pas du genre à obéir. Je lui ai emboîté le pas, tel un ballon de baudruche accroché à son poignet. Ma main a survolé la rampe de l'escalier incurvé sans jamais la toucher.

La porte de la chambre de Mme Mina était grande ouverte. Elle se tortillait dans son lit au milieu d'un monceau de draps de satin froissés. Son ventre rond se soulevait, semblable à une lune, et le blanc étincelant de ses yeux me faisait penser à ceux des chevaux de bois pétrifiés dans leur course.

— C'est trop tôt, Lou, a-t-elle murmuré dans un souffle.

— Allez dire ça au bébé, a répliqué maman qui tenait d'une main le combiné du téléphone tandis que Mme Mina serrait l'autre comme dans un étau. Arrêtez de pousser, d'accord, l'ambulance va arriver d'un instant à l'autre.

Une question m'a traversé l'esprit : combien de temps pouvait bien mettre une ambulance pour venir jusqu'ici avec toute cette neige ?

— Maman ?

C'était la voix de Christina que l'agitation avait réveillée. Elle se tenait entre Rachel et moi.

— Filez dans la chambre de Mlle Christina, toutes les trois, a ordonné maman d'un ton ferme. *Maintenant.*

Mais nous n'avons pas bougé d'un pouce, comme statufiées, et maman a vite oublié notre présence pour concentrer toute son attention sur Mme Mina, s'efforçant de lui servir de guide dans ce monde d'angoisse et de douleur qui l'avait absorbée. J'ai vu les cordes vocales saillir sur son cou tandis qu'elle émettait des grognements ; j'ai vu maman s'agenouiller sur le lit, entre les jambes de Mme Mina, je l'ai vue retrousser la chemise de nuit au-dessus de ses genoux. Entre les jambes de Mme Mina, j'ai vu des lèvres roses se contracter, enfler puis s'écarter. Il y a eu la forme ronde d'une tête, le dessin noueux d'une épaule, une giclée de liquide et de sang mêlés, et soudain un bébé a atterri dans les paumes de maman.

— Regardez-moi ça, a-t-elle murmuré, le visage illuminé d'amour. Tu ne serais pas un petit peu trop pressé de découvrir le monde, dis-moi ?

Au même instant, deux choses se sont produites simultanément : le carillon de l'entrée a tinté et Christina a fondu en larmes. "Oh, ma chérie", a susurré Mme Mina qui, bien qu'encore rouge et luisante de sueur, semblait avoir recouvré son calme. Elle a tendu la main mais Christina, trop terrifiée par ce qu'elle venait de voir, a préféré se blottir contre moi. Rachel, toujours très terre à terre, est allée ouvrir la porte. Elle est revenue escortée de deux médecins qui se sont engouffrés dans la pièce pour prendre le relais, et bien vite ce que maman avait accompli pour Mme Mina a fini par ressembler à tout ce qu'elle avait déjà fait pour les Hallowell : quelque chose d'invisible et d'imperceptible.

Les Hallowell ont baptisé le bébé Louis en l'honneur de maman. Il se portait comme un charme bien qu'il soit né avec un mois d'avance, victime de la chute brutale de la pression atmosphérique causée par la tempête de neige, ce qui provoque souvent une rupture prématurée des membranes. Bien sûr, j'ignorais cela à l'époque. Tout ce que je savais, c'est que, par un jour de neige à Manhattan, j'avais vu un être humain venir au monde. J'avais été avec ce bébé avant que quiconque ou quoi que ce soit sur cette terre puisse le décevoir.

Assister à la naissance de Louis nous a toutes affectées, chacune à notre manière. Christina a accouché par césarienne. Rachel a eu cinq enfants. Et moi, je suis devenue sage-femme.

Quand je raconte cette histoire, tout le monde pense que la naissance du bébé est le miracle auquel je fais allusion en cette lointaine journée de blizzard. C'était époustouflant, certes. Mais j'ai assisté ce jour-là à une chose encore plus merveilleuse. Pendant que Christina me tenait la main et que Mme Mina serrait celle de maman, il y a eu un moment – un souffle, un battement de cœur – où toutes les différences d'éducation, de niveau social et de couleur de peau se sont évaporées, tels des mirages dans le désert. Un moment où nous étions tous égaux et où il n'y avait plus qu'une femme qui en aidait une autre.

Ce miracle-là, cela fait trente-neuf ans que j'attends qu'il se reproduise.

PHASE UN

Le travail actif

*On ne peut pas changer tout ce que l'on affronte.
Mais rien ne peut changer tant qu'on ne l'affronte pas.*

JAMES BALDWIN

RUTH

Le plus beau bébé qu'il m'ait été donné de voir est né sans visage.

Du cou jusqu'aux pieds, il était parfait : dix doigts, dix orteils, un ventre dodu. Mais à la place de l'oreille se trouvait un semblant de bouche orné d'une dent solitaire. En guise de visage, un bourrelet de peau sans traits. Sa mère, ma patiente, était une primipare de trente ans qui avait été suivie tout au long de sa grossesse. Lors de l'échographie de contrôle, le bébé était positionné de telle façon que la difformité faciale n'avait pu être détectée. La colonne vertébrale, le cœur, les organes, tout paraissait normal, de sorte que personne ne s'attendait à une telle surprise. Peut-être est-ce pour cela qu'elle avait choisi d'accoucher dans notre petit hôpital de Mercy-West Haven au lieu d'aller à Yale-New Haven, mieux équipé en cas d'urgence. Elle avait mené sa grossesse à terme et accouché après un travail de seize heures. Lorsque le gynécologue a soulevé le bébé, un silence de plomb s'est abattu dans la salle. Un silence assourdissant.

— Tout va bien ? a demandé la mère, gagnée par la panique. Pourquoi est-ce qu'il ne pleure pas ?

L'élève infirmière qui m'assistait ce jour-là a poussé un hurlement.

— Sors d'ici, ai-je ordonné d'un ton bref en la poussant vers la porte.

J'ai pris le nouveau-né des mains du gynécologue et l'ai posé sur la table à langer pour nettoyer le vernix qui recouvrait son corps.

Après avoir procédé à un rapide examen, le gynéco a croisé mon regard sans mot dire puis s'est tourné vers les parents qui savaient à présent que quelque chose n'allait pas. Avec des mots choisis, il leur a annoncé que leur enfant était né avec de graves anomalies qui l'empêcheraient de vivre.

La mort s'invite plus fréquemment que ce que l'on croit dans une Maternité. En cas d'anencéphalie et de mort foetale, les parents doivent malgré tout créer un lien avec leur bébé pour pouvoir faire le deuil. Bien que condamné à mourir rapidement, ce nourrisson était en vie et il était l'enfant de ce couple.

Je lui ai donc fait sa toilette puis je l'ai langé, comme n'importe quel autre bébé. Derrière moi, la conversation entre les parents et le gynécologue s'amorçait puis s'enrayait à la manière d'un moteur de voiture tousotant dans le froid hivernal. Pourquoi? Comment? Et si vous...? Combien de temps avant que...? Des questions que personne n'avait envie de poser au cours de son existence et auxquelles personne n'avait envie de répondre. La mère pleurait toujours quand j'ai déposé le bébé dans le creux de son bras. Les petites mains ont battu l'air. Elle l'a regardé en souriant, le cœur à la place des yeux.

— Ian, a-t-elle murmuré. Ian Michael Barnes.

Elle arborait une expression que je n'avais vue que dans des tableaux de maîtres, au musée – un mélange d'amour et de souffrance si intenses qu'une nouvelle émotion, brute, se peignait sur ses traits.

Je me suis tournée vers le père.

— Voulez-vous prendre votre fils dans vos bras?

Il semblait au bord de la nausée.

— Je ne peux pas, a-t-il marmonné avant de quitter rapidement la pièce.

Je lui ai emboîté le pas mais j'ai été interceptée par l'élève infirmière.

— Je suis désolée, a-t-elle dit d'un ton contrit, visiblement bouleversée. C'est juste que... C'est un monstre.

— C'est un bébé, ai-je rectifié en la bousculant pour passer. J'ai rattrapé le père dans la salle des parents.

— Votre femme et votre fils ont besoin de vous.

— Ce n'est pas mon fils. Cette... chose...

— ... ne vivra pas longtemps. Je vous conseille donc de lui donner sans tarder tout l'amour que vous avez emmagasiné pour lui.

J'ai attendu de croiser son regard avant de partir. Sans même me retourner, j'ai su qu'il me suivait.

Lorsque nous sommes entrés dans la salle, sa femme cajolait le nourrisson, les lèvres pressées contre le doux duvet de son front. J'ai pris le bébé emmaillotté et je l'ai tendu à son mari. Retenant son souffle, il a écarté la couverture pour découvrir ce qui aurait dû être le visage du nouveau-né. J'avais bien réfléchi à mes actes. Avais-je raison d'obliger ce père à se confronter à son enfant mourant ? N'outrepassais-je pas là mon rôle d'infirmière ? Si ma chef m'avait posé ces questions à l'époque, j'aurais répondu que j'avais été formée pour aider les parents à faire le deuil de leur enfant mort. Si cet homme refusait d'admettre qu'il s'était passé quelque chose de terrible – ou, pire, s'il feignait de croire toute sa vie qu'il ne s'était *rien* passé –, un trou s'ouvrirait en lui. Minuscule au début, cette faille continuerait de grandir, encore et encore, jusqu'au jour où, sans crier gare, il prendrait conscience du vide qui l'habitait.

Lorsque le père s'est mis à pleurer, de violents sanglots ont secoué son corps, comme un ouragan plierait un arbre. Il s'est laissé choir près de sa femme, sur le lit d'hôpital. Elle a posé une main dans le dos de son mari et l'autre sur le petit crâne du bébé. Ils ont bercé leur fils à tour de rôle, dix heures d'affilée. Cette mère-là a même tenté d'allaiter son enfant. Je n'ai pas pu m'empêcher de regarder, non pas parce que c'était horrible ou incongru, mais parce que c'était la chose la plus extraordinaire qu'il m'ait été donné de voir. J'avais l'impression de regarder le soleil en face : lorsque je me détournais, tout était sombre autour de moi. À un moment, j'ai ramené cette idiote d'élève infirmière sous prétexte de vérifier la tension de la mère. En réalité, je voulais qu'elle voie de ses propres yeux que l'amour ne dépend absolument pas de ce qu'on regarde, mais entièrement de la personne qui regarde.

L'enfant est mort paisiblement. Nous avons réalisé des empreintes de sa main et de son pied pour les parents. J'ai

entendu dire que le même couple était revenu deux ans plus tard. Je n'étais pas de service ce jour-là, mais la mère a donné naissance à une petite fille en parfaite santé.

Tous les bébés naissent beaux, voilà la morale de l'histoire. C'est ce qu'on projette sur eux qui les rend laids.

Tout de suite après avoir accouché d'Edison il y a dix-sept ans dans ce même hôpital, ce n'était pas la santé de mon fils qui m'inquiétait, je ne me demandais pas comment j'allais me débrouiller pour m'en occuper seule pendant que mon mari était à l'étranger et je ne craignais pas non plus de voir ma vie bouleversée maintenant que j'étais devenue mère.

La seule chose qui me préoccupait, c'étaient mes cheveux.

L'apparence... on s'en fiche totalement quand on est en train d'accoucher, mais si vous êtes comme moi c'est la première chose qui vous vient à l'esprit une fois que votre bébé est là. La sueur qui plaque les cheveux sur le front des patientes blanches produit sur moi l'effet inverse : en frisottant, mes racines se décollent de mon cuir chevelu. Brosser mes cheveux tous les soirs, les enrouler autour de ma tête à la manière d'une glace italienne et les envelopper dans un foulard... Ce rituel était la seule solution si je voulais qu'ils restent lisses le lendemain matin. Mais quelle infirmière blanche aurait pu deviner que le petit flacon de shampooing gracieusement offert par l'hôpital n'aurait fait qu'accentuer la frisure de mes cheveux ? J'imaginai déjà la mine éberluée de mes collègues gentiment venues voir Edison lorsqu'elles découvriraient le bazar au-dessus de ma tête.

Finalement, j'ai enroulé mes cheveux dans une serviette et raconté à tout le monde que je sortais de la douche.

Plusieurs infirmières de bloc opératoire m'ont raconté que, après une intervention, des hommes insistent pour remettre leur perruque en salle de réveil, avant que leurs épouses ne les rejoignent. Et je ne vous parle même pas du nombre de fois où une patiente, après avoir passé la nuit à grogner, hurler et pousser pour mettre son bébé au monde, chasse son mari

tout de suite après l'accouchement afin que je puisse l'aider à enfiler une jolie chemise de nuit et un peignoir.

Je comprends ce besoin qu'ont certaines personnes de faire bonne figure en toutes circonstances. C'est la raison pour laquelle, en prenant mon service à 6 h 40, je ne passe pas tout de suite par la salle du personnel où l'infirmière en chef nous briefera sous peu sur la nuit écoulée, mais longe plutôt le couloir pour aller voir la patiente dont je me suis occupée la veille, avant la fin de mon service. Prénommée Jessie, ce petit bout de femme ressemblait davantage à une première dame en pleine campagne électorale qu'à une femme sur le point d'accoucher quand elle a débarqué à la Maternité : ses cheveux étaient impeccablement coiffés, son visage soigneusement maquillé et même ses vêtements de grossesse étaient élégants et parfaitement ajustés. C'est un signe qui ne trompe pas quand on sait qu'à quarante semaines de grossesse la plupart des futures mères seraient ravies de pouvoir s'habiller avec un sac à patates. J'ai jeté un coup d'œil à son dossier en arrivant – G1, désormais P1 –, et j'ai souri. Avant de la confier aux soins d'une collègue la veille au soir, j'avais dit à Jessie que, la prochaine fois que je la verrais, elle aurait un bébé, et moi, sans l'ombre d'un doute, j'aurais un nouveau patient. Pendant mon sommeil, Jessie a accouché d'une petite fille de 3,345 kg, en pleine santé.

J'ouvre la porte de la chambre. Jessie s'est assoupie. À côté du lit, le bébé emmaillotté dort dans un berceau tandis que le mari de Jessie ronfle, affalé dans un fauteuil. Jessie s'agite quand j'entre dans la pièce et je pose immédiatement un doigt sur ma bouche. *Chut.*

Je sors de mon sac à main un miroir de poche et un rouge à lèvres écarlate.

En salle d'accouchement, la conversation fait partie du travail : c'est une distraction qui atténue la douleur et un ciment qui lie la sage-femme à sa patiente. Existe-t-il une autre situation où un professionnel de santé passerait jusqu'à douze heures d'affilée auprès d'un même patient ? En conséquence de quoi, la relation que nous construisons avec ces femmes est rapide et intense. En l'espace de quelques heures seulement, j'apprends

des choses sur elles que même leurs meilleures amies ignorent : comment unetelle a rencontré son compagnon dans un bar, un soir où elle avait trop bu ; comment le père d'une autre n'aura pas vécu assez longtemps pour voir ce petit enfant-là ; comment une autre encore doute de ses capacités à être une bonne mère parce qu'elle détestait faire du baby-sitting quand elle était adolescente. Hier soir, dans les moments les plus éprouvants de l'accouchement, alors que Jessie, épuisée et en larmes, ne cessait de s'en prendre à son mari, j'ai suggéré à ce dernier d'aller boire quelque chose à la cafétéria de l'hôpital. Dès l'instant où il a quitté la pièce, l'air est devenu plus respirable et Jessie est retombée contre les affreux oreillers en plastique de la salle des naissances. "Et si ce bébé change tout?", a-t-elle lâché entre deux sanglots. Elle m'a confié qu'elle ne sortait jamais sans être maquillée et que son mari ne l'avait même jamais vue sans mascara. Et voilà qu'il était en train de regarder son corps se contorsionner dans tous les sens... Comment réussirait-il à la voir comme avant après ça ?

— Écoutez, lui ai-je dit. Laissez-moi m'occuper de ça.

J'aimerais croire qu'en lui retirant cette épine du pied c'est moi qui lui ai donné la force de passer en phase de transition, la dernière avant la naissance.

C'est drôle. Quand je dis aux gens que j'exerce le métier de sage-femme depuis plus de vingt ans, ils sont impressionnés parce que j'assiste à des césariennes, je suis capable de poser une perfusion les yeux fermés et je sais reconnaître la différence entre une décélération normale du rythme cardiaque fœtal et une décélération nécessitant une intervention. Mais, pour moi, être sage-femme consiste avant tout à bien connaître sa patiente et à savoir anticiper ses désirs. Un massage du dos. Une péridurale. Une touche de maquillage.

Jessie jette un coup d'œil à son mari, toujours dans les bras de Morphée. Puis elle prend le tube de rouge à lèvres que je lui présente. "Merci", chuchote-t-elle tandis que nos regards se soudent. Je tiens le miroir pendant qu'elle se réinvente encore une fois.